

2) « Qui est l'homme qui veut la vie ? »

En posant la question de cette manière : « Qui est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? », Benoît donne en même temps sa réponse, une réponse qui est une définition de l'homme, de la nature de l'homme. L'homme est la créature « qui veut la vie et désire voir des jours heureux ».

Mais cette réponse est justement une réponse exprimant un désir. L'homme n'est pas tant la créature qui vit et est heureuse. L'homme est la créature qui veut la vie et désire voir des jours heureux. L'homme est tout dans son désir de vie et de joie, il est un être à accomplir, un être tendu vers un but qui le dépasse, qui n'est pas déjà en lui, qui n'est pas lui. À la suite des pères de l'Église, Benoît est convaincu par sa propre expérience que l'homme est homme s'il est tendu vers la plénitude de son humanité ; que l'homme est vivant s'il désire la vie ; que l'homme est heureux s'il désire la joie.

Et c'est l'humanité même de l'homme qui produit ce désir, qui ravive constamment cette soif de vie et de joie. Le désir de vie et de joie, le désir de la vie bienheureuse est inscrit dans notre humanité. Si nous rêvons et essayons d'être des créatures capables de posséder la vie et la joie au-delà, en dehors ou au-dessus de notre humanité, de notre condition humaine, le résultat en serait que nous passions à côté de la vie bienheureuse. L'une des plus importantes caractéristiques de la Règle est celle de nous aider à vraiment travailler dans notre humanité, avec notre humanité comme source de désir de vie et de bonheur. L'atelier de la *conversatio* bénédictine, de la vie de conversion selon saint Benoît, avant d'être le monastère, est notre humanité, notre condition humaine à la fois universelle et personnelle. Et si le monastère est un atelier, il l'est dans la mesure où on y travaille sur la matière de notre condition et vocation humaines.

C'est au fond la méthode de Jésus, celle qu'Il applique tout au long de tout l'Évangile. On ne rencontre pas vraiment Jésus sans rencontrer notre vocation humaine, et souvent Jésus doit renvoyer ses interlocuteurs à leur humanité pour qu'ensuite, ils puissent revenir à Lui vraiment disponibles, ouverts à la vie et à la joie qu'Il est venu nous apporter. « Va, appelle ton mari et reviens ici ! », dit Jésus à la Samaritaine (Jn 4,16). Elle avait déjà commencé à faire des discours spirituels. Non, c'est inutile. Il est plus urgent qu'elle rencontre Jésus en lui apportant sa condition humaine, sans tentative de cacher sa situation concrète, même désordonnée. Va, appelle ton mari, appelle ton homme, l'homme qui est en toi, l'être humain que tu es. Et tu verras qu'il a des exigences bien plus profondes et urgentes que tes questions de Juifs et Samaritains.

Toutes les paraboles elles aussi, si on les lit attentivement, renvoient les interlocuteurs de Jésus à leur humanité, à leur humanité terre-à-terre, à leur cœur. Souvent Jésus commence ses paraboles en disant : Le Royaume de Dieu est comparable à un homme, à une femme, qui fait ceci et cela, comme tant d'hommes et de femmes qui vivent et meurent sur cette terre, comme l'homme que nous sommes. Notre humanité est le champ où veut germer la semence du Royaume, de la parole de l'Évangile. Pour cela, Benoît n'a au fond rien fait d'autre que de nous offrir un chemin où toute notre humanité, mystérieuse et pauvre, puisse ressortir

et se tenir humblement à disposition du Seigneur qui veut la féconder de sa vie et de sa joie.

Qui est l'homme selon saint Benoît ? Au fond, il faudrait commencer par dire que saint Benoît n'a pas sa réponse à cette question. Pour lui, comme pour tous ceux qui se posent avec honnêteté cette question, l'homme est un mystère pour lui-même, ce qui veut dire que l'homme ne peut pas se définir à l'intérieur de son humanité, de son intelligence, des sentiments et des expériences qu'il vit. Comme je l'ai souligné, le constat le plus réaliste est de reconnaître que l'homme est un être de désir, de désir de vie et de bonheur, et cela déjà renvoie la réponse à la question sur l'homme au-delà de l'homme.

Ce sens du mystère de l'homme, ce sens que l'homme est un mystère pour lui-même, n'est pas en dehors de notre humanité, mais en constitue le cœur. L'homme est homme parce qu'il ne résout pas lui-même le mystère de son existence et ne peut pas répondre tout seul à la question qui l'habite : « Qui suis-je ? » Le fait même que cette question l'habite est déjà un mystère. Pourquoi un être qui existe doit-il se poser la question du pourquoi il existe ? Ne peut-on pas se contenter d'exister ? Ou à la limite se contenter de constater qu'on existe ?

Le problème est que l'homme n'existe pas toujours. Il naît, et surtout il meurt, et cela complique déjà beaucoup les choses. Mais la question sur le sens de notre existence ne nous habite pas seulement à cause du mystère de notre origine et de notre fin. Elle nous habite toujours, elle nous accompagne toujours, à chaque expérience, dans chaque circonstance de la vie. Notre cœur est une demande constante de sens, pose incessamment la question du pourquoi de notre existence. Le mystère de notre origine et de notre fin ne reste pas confiné au deux bouts de notre vie : il nous pénètre, il pénètre toute la vie, chaque instant de notre existence consciente.

Saint Benoît n'était pas philosophe, et, au fond, même pas théologien, mais il était homme, et un homme qui avait un sens très fort et aigu de son humanité, et donc du mystère de sa vie. De sa Règle, comme je l'ai déjà souligné, émane ce sens aigu de l'humanité. Il est palpable dans tous les détails de la vie au monastère dont il parle. Mais il se manifeste aussi explicitement là où saint Benoît rappelle à tous les moines que l'homme est un mystère et doit être traité comme tel.

Or, que veut dire traiter l'homme comme un mystère ? Justement, se rappeler que ce qui explique l'homme, ce qui lui donne un sens, ce qui lui donne sa valeur, est plus grand que lui, est avant lui, au-delà de lui, est plus haut et plus profond que lui. Et pourtant *en* lui : lié indissolublement à sa personne, à son humanité.

La première conséquence de cette conscience du mystère de l'homme est alors le sens de sa dignité toujours plus grande que ce qu'il est ou n'est pas, que ce qu'il fait ou ne fait pas, que ce qu'il a ou n'a pas. C'est ce qu'exprime saint Benoît en utilisant volontiers le verbe « honorer ». Même si nous avons souvent entendu parler de cela, il est toujours bon d'y repenser d'une manière particulière dans notre désir de saisir le sens de l'homme selon saint Benoît.